

Le Violonaire

DREVET Louise

Extrait du journal « *Le Dauphiné* »

Source http://www.bibliotheque-dauphinoise.com/louise_drevet.html

J'aurais pu tout aussi justement intituler cette historiette : *Piège à loups*, ou bien encore : « *Pourquoi le grand Hilaire ne se maria pas ?* » Mais j'ai pensé qu'en la plaçant sous le vocable de l'errant resté dans notre civilisation à outrance, descendant direct des poètes de grandes routes et des trouvères diseurs de chansons et vulgarisateurs des épopées populaires, elles arriverait mieux à se faire lire et peut-être à se faire trouver gentille. Le trouvère était l'hôte des castels. Le violonaire porte la joie sous les toits de chaume. N'est-il pas donc pas lui aussi, un dernier et maigre nourrisson de cette Muse, la bonne humeur, grâce à laquelle arrive aux rudes foyers campagnards un peu de gaieté et de poésie ; disons, si vous le voulez, de folie. Il y a tout cela dans le ménétriers de village, metteur en branle de jeunesse. Sa chanterelle ne vibre qu'aux dates joyeuses : pour célébrer la venue en ce monde des nouveau-nés, pour ratifier les accordailles de deux promis, ou pour glorifier les époux d'une heure...

Balancer vos dames !

Cavalier seul !

Maigre comme son archet, roux comme le blé mûr, long comme un jour sans pain, les pieds correctement en dehors, la pochette sous le bras, boute-en-train par profession et aussi par goût, aimant son état parce que son état le faisait manger et surtout boire, taillé enfin sur le patron de *David la Gamme*, du *Dernier des Mohicans*, tel on peut se représenter au physique et au moral Hilaire Badiche, le violonaire qui fit sauter pendant plus d'un quart de siècle toutes les belles filles du Graisivaudan.

Ni très vieux, ni très jeune, il paraissait plutôt jeune que vieux. La bonne humeur conserve. Un visage qui ne se couvre jamais, ne se ride pas.

Hilaire était violonaire parce que son père l'avait été, son père grand pareillement, pareillement peut-être même aussi le père de son père grand.

C'est d'eux qu'il tenait les leçons et aussi les traditions.

D'autres enfants jouent à la toupie, à la marelle, à la bille, au bouchon ; lui, dès qu'il avait su distinguer sa main droite de sa main gauche, avait joué avec les croches, avec les dièses, maniant l'archet comme père et mère, se faisant un compagnon, un ami de cet instrument qui devait être un jour son gagne-pain.

Il se composa, de mémoire, un répertoire très varié de valse, de quadrilles, de polkas, de mazurkas et de toutes ces musiques en Ka, que des étrangers ont impatronisé chez nous et qui se sont substituées à nos danses nationales.

Il les jouait avec l'entrain que ses grands-pères avaient mis à exécuter les menuets, les pavanés, les gavottes, les tricotés, les cosaques, les passe-pieds, les farandoles, les branles, que nos contemporaines ignorent et que dansaient si allègrement ou si noblement leurs aïeules.

Mais son triomphe, c'était le rigodon, que l'on ne danse plus parce que la mode le méprise, le bon vieux rigodon au son duquel les filles se trémoussent, que les garçons accompagnent en tapant du pied, en faisant claquer leurs doigts et pour lequel, danseurs et danseuses chantant à pleine voix, se passent souvent de violon.

Hilaire en savait de toutes les couleurs.

Il aimait surtout celui-ci.

Le printemps réjouit les bergères,

Le printemps réjouit les amants,

C'est la bouteille

Qui nous réveille,

C'est le bon vin blanc,

Qui fait les bons enfants.

Et celui-là :

Nanette,

Quand vous danserez, levez la tête,

Tricotez des pieds.

Les hommes,

Qui vous font danser ne sont pas vôtres,

Faut les ménager.

Il ne détestait pas celui-là, en honneur dans la Mateysine.

Pe dansa lou ra

Il faut êtrou lestou, lestou,

Pe dansa lou ra

Il faut êtrou dégadza

Il faut êtrou lestou, lestou,

Il faut êtrou dégadza.

Cet autre qu'on dit dans le Trièves :

Poura larmiza

T'on coupa la coua,

Poura larmiza

T'on coupa la coua,

T'on coupa la coua, ma poua bête,

T'on coupa la coua pe badina.

Poura larmiza

T'on coupa la coua,

Poura larmiza

T'on coupa la coua,

T'on coupa la coua, ma poua bête,

T'on laissa lou na pe fournela.

Ni celui-là, qu'on dit venir du Bas-Dauphiné :

Il faut danser les olivettes,

Il faut danser

Après souper.

Nous danserons les olivettes,

Nous danserons

Au son du violon.

Il y avait encore celui-ci :

Il nous faut des œufs et du lard

Pour faire une omelette.

Tournons-là l'omelette au lard,

Tournons-là l'omelette !

Mais il préférerait à tous :

Cueillons la rose

Sans la laisser flétrir.

Elle est éclosse

Il faut la cueillir.

Allons donc, vous n'allez guère,

Allons donc, vous n'allez pas.

Les messieurs vont à la guerre

Et les dames n'y vont pas.

Chaîne vite, vite

Chaîne vite, dons !

Cueillons la rose.

Il lui suffisait d'entendre un air une fois pour en retenir le rythme et pour le faire redire à son violon avec un entrain qui mettait un épanouissement même sur le visage des vieux.

Ils aimaient à entendre Hilaire tirer de sa boîte à cordes, comme il l'appelaient, un feu d'artifice de notes riantes, sauteuses, ailées, bouquet de belle humeur s'échappant en fusée joyeuse de cet instrument grossier et sans artistique valeur. Ça leur fouettait le sang. Toute leur jeunesse leur revenait. Ces vieux instruments désaccordés retrouvaient le la. Hilaire leur rendait ce temps où, de leur trente deux dents bien saines, ils cassaient avec un appétit un croûton de pain bien dur ; où ils s'intéressaient à autre chose qu'au prix du quartal de blé, de la *beauce* de vin et du quintal de pomme de terre. Des bouffées de souvenirs leur remplissaient le cerveau. Ils se revoyaient, pour un instant, jeunes, n'étant arrêtés par rien, courant les vogues, franchissant les distances, ne se souciant ni de la neige ni de la bise pour aller *blonder* près des jolies filles des villages voisins... Tout cela leur revenait ; comme une farandole de bonheur perdus, avec trois ou quatre mesures de ces vieux airs, et alors, les anciens, rendus à leurs souvenirs, ne songeaient plus à appeler Hilaire un propre à rien, à le considérer comme un homme sans état, une manière de fainéant, ne travaillant que pour faire amuser les autres.

Etait-ce un travail, cela ?

Ne forçons rien, pourtant. Le violon d'Hilaire Badiche ne lui avait pas fait que des amis dans ce bas-monde. Et le gros monsieur Gras, qui a toujours marqué du mépris pour la profession du violoniste, ne lui pardonnait pas d'avoir joué de son instrument, une certaine fois que ce n'était pas le cas.

Je vais vous conter cela.

Hilaire revenait de je ne sais où ; c'était au lendemain d'une fête quelconque.

Prêt à rentrer chez lui, presque à l'entrée du village, comme il passait près d'une mare où, d'habitude, ne s'ébattaient que les canards, ne coassaient que les crapauds, il entend un clapotement d'eau que mille grenouilles ou crapauds n'auraient pu produire, quand même lesdites gluantes bêtes auraient été comme dans la fable du bon Lafontaine, émoussillées par la question de se donner un roi.

Il s'approche, tout en disant :

- Oh ! La la ! Il doit y avoir un chrétien par là !

Aussitôt, une voix s'élève de la mare :

- Badiche, te voilà, sois mon sauveur, je suis en bas, tu es en haut ; tire moi vite de l'eau. J'en ai assez de la compagnie des crapauds.

Badiche reconnaît le gros monsieur Gras, celui qui n'aime pas la musique.

- Ah ! C'est vous qui êtes là, monsieur Gras, vous qui n'aimez pas la musique ?

- Oui, Badiche, vite, tire-moi de là.

Badiche s'approche près, bien près du bord, prend lentement sa pochette, en sort plus lentement encore son violon, fait semblant d'accorder l'instrument, se met à jouer en sourdine d'abord, puis en reprise à toutes cordes l'air si connu :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Pendant ce temps, le gros monsieur Gras crie, tempête, fulmine, boit de l'eau, lui qui n'aime que le vin. Badiche joue toujours.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Il le joue tant et tant que toutes ses cordes cassent. Cela lui est égal. Il s'amuse bien.

Et comme le gros monsieur Gras était en effet très gras, il se maintenait sur l'eau et clapotait, clapotait et faisait *flic flac ! clo clo !*

De temps en temps, Hilaire s'interrompait de jouer pour dire avec un grand sérieux :

- Et pourtant, Orphée charmait les tigres... vous êtes donc pire qu'un tigre, monsieur Gras ?

Hilaire aurait dû réfléchir que, pour apprécier son talent, monsieur Gras était vraiment trop mal placé.

- Hilaire, je t'en prie.

- J'ai toujours entendu raconter aux anciens, reprenait gravement le violoniste, qu'il ne faut se donner peur que lorsque on voit sa tête à quinze pas devant soi. Vous ne voyez pas encore la vôtre si loin, n'est-ce pas, monsieur Gras ?

- Hilaire ! Disait la voix devenue plus faible.

- Il n'y a qu'un mal dont on ne guérit pas, c'est la mort. Et vous n'êtes pas encore mort, n'est-ce pas, monsieur Gras ?

Cette fois, monsieur Gras ne répondit plus.

- Peste ! Ça devient grave, pensa le violoniste. Serait-il mort ? Hé non ! Il bouge. Quand on est mort, on ne bouge pas !

Toutes ces paroles se disaient en patois. Aussi, vous pensez bien que je ne peux vous traduire la conversation mot à mot. Le sel qui assaisonne notre vieux langage populaire est top gaulois pour pouvoir saupoudrer sans inconvénient le Français de Littré, de Larousse ou de Bescherelle.

Devinez donc ce que je ne puis dire.

La mare où se débattait le gros monsieur Gras était un de ces routoirs à l'eau stagnante et fétide, dans lesquels quand vient l'août, on met rouir le chanvre pour en extraire plus aisément la fibre. Or l'août était passé, on était en septembre ; la vanne ayant été ouverte, l'eau puante s'était en partie écoulée, mais en il restait encore assez pour empoisonner l'air tout à l'entour, et pour submerger le gros monsieur Gras.

A demi noyé, aux trois quarts asphyxié, monsieur Gras ne tenait plus guère à la vie que par un fil. Le violonaire eut enfin pitié ; il présenta à l'ennemi de la musique, d'abord son archet, puis un doigt, puis les deux mains ; monsieur Gras s'y raccrocha frénétiquement. Et comme en dépit de l'apparence, Hilaire était doué de la force des nerveux, il parvint à retirer de l'eau bourbeuse le gros monsieur Gras.

Trempe, grelottant, coléreux, ruminant des projets de vengeance, sans un merci pour son libérateur goguenard, monsieur Gras ruisselant, reprit le chemin de chez lui ; et chez lui ce n'était point à deux pas.

Tous les nez se bouchèrent à son approche. Vrai ! ça ne sentait pas l'œillet. Les questions de chacun l'assaillirent, drues comme grêle. Il refusa de répondre. Mais on l'entendit marmonner :

- Si jamais tu me tombes entre les pattes, musicien de malheur, je ne dit que ça !

On s'empressa d'échanger ses vêtements mouillés comme s'il sortaient de la lessive contre d'autres bien secs et bien chauds ; mais, malgré ce soin, il attrapa un chaud et froid qui faillit l'envoyer coucher au pré bossu. Ce sont des choses qu'on n'oublie point.

Monsieur Gras était un de ces hommes cossus, de qui on prétend que si leur maison s'écroulait, ils seraient gens à la faire rebâtir toute en pièce de cent sous. Qu'importait à Hilaire ? Il n'avait jamais demandé rien à personne.

L'événement rapidement ébruité, fit le sujet d'une chanson dans le genre de celle qui commence ainsi :

Conscrits, leva votron chapet...

Il y avait tant d'analogie dans les situations !

On en attribua la paternité à Hilaire. Je crois qu'on se trompait.

En revanche, l'on ne se trompait pas quand on supposait que Paulet Josserand, le fils d'une sœur à monsieur Gras, était quelque peu l'auteur de couplets satiriques où le violonaire se trouvait portraituré rien moins qu'à son avantage. Mais on était dans l'erreur en supposant que Paulet était responsable de tout. Deux couplets tout au plus lui appartenaient en propre. Le reste avait été fait par Monsieur Tout-le-Monde, ce personnage qui a tant d'esprit. Liaude, Jacquot, Julian, Vincent, François, José, etc., avaient collaboré d'une façon plus ou moins anonyme à une œuvre qui s'allongeait à volonté et qui commençait ainsi :

Connaissez-vous l' musicien de chez nous,

Le Grand Hilaire,

Le Violonaire ?

Connaissez-vous l' baladin de chez nous,

Qui fait danser fill's, garçons, pour deux sous ?

L'autre jour, c'était la vogue à Brignoud

Le Grand Hilaire,

Le Violonaire ?

L'autre jour, c'était la vogue à Brignoud

Prit son violon, passa l' bac pour deux sous.

Comme je ne puis, en même temps que les paroles, vous dire l'air, je crois qu'il est mieux de s'en tenir là. Ces deux couplets indiquent le ton de surplus. Du reste, ma mémoire n'en a pas logé davantage.

Hilaire savait qu'on avait fait sur lui une chanson comptant autant de couplets pour le moins que la serpentine Isère mesure d'anneaux. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Pourvu qu'on lui payât bien ses contredanses, il n'en demandait pas plus, étant pour ces choses, de l'avis de ce cardinal-ministre, célèbre pour son : *Qu'ils çantent !*

Dans son village natal dont l'unique rue tordue et étroite, se chauffe comme une couleuvre paresseuse au bon soleil de la rive droite de l'Isère, Hilaire possédait un tout petit bien, se composant d'une maisonnette à un étage, avec appentis pour une chèvre et quelques poules, d'un jardin grand comme la main et d'un morceau de terrain où fructifiaient des parmentières.

Aucune muraille offensive ne cerclait le petit domaine. Les meubles qu'avait achetés son grand père, meublaient encore la maison assise à l'écart des autres maisons, au bord d'un chemin désert menant à l'Isère, tranquille comme un ermitage dont l'ermite était souvent absent. Un filet d'eau courait tout près. Un mûrier jetait ses branches jusque sur le toit.

La vaisselle en faïence de la Tronche, ornés de coq braillards et d'œillets éclatants, garnissait encore le dressoir ; le linge filé par les grand-mères remplissait toujours la vaste armoire de noyer. Hilaire n'avait rien gaspillé, mais aussi n'avait rien ajouté à l'héritage, vivant au jour le jour, à la façon des sans-souci.

Les rosiers seuls avait droit de cité dans son jardin ; car il fallait des roses pour orner la boutonnière du metteur en branle de contredanses. Il en fallait aussi pour les bouquets qu'Hilaire avait l'habitude d'offrir aux marraines, aux filles d'honneur, aux reines des bals, aux conscrits venant de subir le sort.

Des roses et des poireaux, voilà tout ce que produisait son jardin ; l'alpha et l'oméga de sa science agricole ; des pommes de terre et rien que des pommes de terre, c'était tout ce que lui donnait son champ. Le peu d'étendue de ce patrimoine ne permettait pas à Hilaire d'être classé parmi les plus fort imposés de sa commune, ni même de prétendre au mandat de conseiller municipal. Mais à l'instar du François I^{er} de Victor Hugo, Hilaire se souciait de tout cela comme un poisson d'une pomme. Et, entre nous, le fou en ceci, pensait en vrai sage.

Tel qu'il était, ce bien suffisait à ses besoins.

De la viande, du pâté, des poulets, du pain blanc, des crozets, des ravioles, du gibier à poil et à plumes, du vin à bouche que veux-tu, Hilaire regorgeait de tout cela quand il travaillait. Les jours de noces, de baptême, le monde n'est pas regardant, et l'on entend tout le tour de la table des invites de ce genre : Et mangez donc ! Et buvez donc ! Et goûtez-moi ce vin ! Et dites-moi votre avis sur ce petit casse-tête là !

Il aurait fallu être un saint pour résister à tant d'entraînements. Et Hilaire n'était pas un saint.

Mais, habitué à ces façons de dire, il répondait, de coutume :

- Merci, merci, si je vous laissais faire, vous mettriez votre maison dans ma poche.
- Vous avez donné du plaisir à nos garçons et à nos filles avec vos jolis airs ; je voudrais vous le rendre.
- Je suis bien récompensé, encore merci !

Hilaire avait toujours plus que sa part des largesses de ces beaux jours ; il y faisait consciencieusement honneur. Cette cigale, allant festoyer chez les fourmis, usait largement de leur hospitalité. En quoi, elle avait raison : les belles journées restent ordinairement sans lendemain.

Rentré chez lui, Hilaire mettait, comme il disait, une ceinture à son ventre, une sourdine à son estomac, et se préparait à de futures bombances par un quasi jeûne. Un gratin de pomme de terre lui durait deux jours ; c'était pour le repas de midi. Une assiette de soupe le matin, une autre assiette le soir, et toujours de la soupe aux poireaux, complétaient son ordinaire, assez socratique. Un petit coup de vin là-dessus ; un air de danse pour se dérouiller les doigts, et voilà comment se passaient les jours où Hilaire, par fait de chômage, restait à la maison.

Il vivait là tout seul, avec un petit roquet aboyeur, tapageur, qui se dressait sur ses pattes de derrière comme un chien savant, dès qu'il voyait son maître sortir son violon de la pochette et prendre en main l'archet. Hilaire n'avait jamais pu déshabituer son chien d'hurler comme un diable au premier son sortant de son violon.

Était-ce signe d'impatience ! Était-ce marque d'enthousiasme ? Hilaire, par amour-propre, chercha à se persuader que Fanfare, fanatisé, devenait quasi-fou sous l'influence d'une admiration délirante. Aussi cessa-t-il de battre son chien pour lui inculquer le goût de l'harmonie. En revanche, comme tout le monde pouvait ne pas interpréter d'une façon aussi obligeante les manières de Fanfare, il l'enfermait à la maison chaque fois qu'il lui fallait s'absenter. Fanfare y perdait pas mal d'os à ronger. C'était bien fait. Ca devait lui apprendre à critiquer son maître.

Mais ça ne lui apprenait rien du tout. Chaque fois que le malheureux violon quittait la pochette, Fanfare se campait devant Hilaire et lui disait dans la langue des chiens :

- Est-ce que tu crois que ça m'amuse ?

C'est vrai, allez, ce que disait ce philosophe dont j'ai oublié le nom :

« Les joueurs de flûtes ont le don d'exaspérer ceux qu'ils ne charment pas. »

Au fond la vérité vraie était celle-ci :

Fanfare présentait ce spectacle lamentable et point rare d'un chien de musicien qui déteste la musique.

Coups de pied, raisonnements plus ou moins spécieux, rien n'y avait fait. Fanfare ne s'était point amendé et Hilaire avait renoncé à le voir changer.

Hilaire, très philosophe par nature et par état, se consolait en se répétant ceci, qu'il avait lu je ne sais où :

« Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre » comment donc y aurait-il un grand musicien pour son chien ?

Courbé sur la terre juste ce qu'il fallait pour gratter son champ et y mettre de la semence, Hilaire passait pour un oisif aux yeux de ces travailleurs que le soleil surprend toujours à l'œuvre et qui se couchent bien plus tard que lui.

De même un rimailleux, un conteur d'histoire passera pour un désœuvré auprès de ceux qui, en fait de lettres moulées, ne connaissent que celles des almanachs, et qui, même dans les almanachs, cherchent seulement l'indication des foires et des jours *bons à saigner, à prendre médecine, à tondre, à couper les ongles, à bouer et fumer* ou bien à *traiter les yeux*.

Le travail du violoniste, ou du moins ce qu'il avait la prétention d'appeler ainsi, était-il lui-même, dans leur pensée, autre chose qu'un amusement ?

Pour la race des gens pratiques, tout être qui ne tire pas de la terre toute sa valeur, n'a qu'un mérite discutable, son utilité étant, à peu de chose près, celle des oiseaux sur les arbres et des libellules au bord des eaux. Et encore, au besoin, les oiseaux, ça se mange ! Tandis qu'un chanteur ! un poète !

Pauvre cigale ! Mais combien tu te moques de ce que pensent de toi mesdames les fourmis.

N'e-tu pas bien nécessaire, petite inutile ?

De digression en digression, j'oublie Hilaire.

En avant deux

Parfois, quand il rentrait au logis après une nuit donnée au plaisir des autres, et qu'il se retrouvait tout seul, entre ses quatre murs, au sortir de la foule dansante et bruyante, le violoniste bien loin de se sentir heureux en revoyant ses lares, trouvait au contraire, sa maison triste, seulette, froide.

Il en avait la clef dans sa poche. Rien n'avait été dérangé en son absence. Personne ne l'attendait au retour. Point de bon sourire, point de chaud baiser de bienvenue. Point de bonne soupe tiède pour chasser la brume et ragaillardir l'estomac, trop chargé de vin généreux. Seuls, son chat Virgule, semblait satisfait de le revoir, et Fanfare heureux d'être rendu à la liberté, sonnait sa délivrance par des aboiements furibonds.

Hilaire avait longtemps dit, en contemplant Fanfare, comme le tendre Jocelyn, contemplant son chien idéal :
Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien.

Mais un chien, même Fanfare, on comprend que ça ne puisse pas remplir un cœur. D'ailleurs, Fanfare, tout comme Virgule, aurait bien aimé trouver au matin une écuelle de soupe toute chaude, des assiettes à lécher et du feu dans l'âtre.

Hilaire avait longtemps repoussé, comme tentations mauvaises, les idées qui lui venaient à ces moments-là ; ses vrais moments de sagesse, pourtant. Se marier, car ce n'était rien moins que de mariage qu'il s'agissait ! - Se marier, trop grosse affaire.

C'est au printemps que ces idées se logent le plus facilement dans la tête. Et pourtant, le printemps n'était pas encore venu. Germinal n'avait point ramené la sève le long des branches et gonflé les bourgeons, mars déplié les collerettes des marguerites. Les abeilles ne quittaient pas le rucher, et dans les prairies à l'herbe sèche et courte, les vieilles pouvaient encore trouver les doucettes, les pissenlits, les sarrameijours dont elles font de si appétissantes salades.

L'hiver avait été long, maussade. Peu de noces. Peu de fêtes villageoises. Guère de baptême. Partant, guère d'absences et nécessité de garder souvent le coin du feu.

Or, le coin du feu, c'est supportable, quand il y a tout autour de la cheminée compagnie joyeuse. Chez Hilaire, rien, sinon Virgule, son chat, et Fanfare, son chien ; le premier, se rôtissant les moustaches avec délices ; le second, gémissant de plaisir, le museau perdu dans les cendres.

Toutes les filles de la vallée en âge d'entrer en ménage, Hilaire les connaissait. Les unes étaient trop riches, elles n'étaient pas pour lui ; les autres n'avaient rien et elles étaient coquettes, pas pour lui encore. D'autres étaient trop belles ; la beauté, ça ne se mange pas, comme disent les anciens.

Ne les avait-il pas vues, ces folles, ces rieuses, ces charmantes, ne manquer aucune des fêtes où son violon était appelé ? N'avait-il pas remarqué, du haut de l'estrade où il se tenait pour jouer, ces airs de tête, ces sourires fous, ces attitudes penchées, ces torsions voluptueuses, ces regards noyés ? Toutes, elles lui semblaient conquêtes peu désirables. Celle-ci avait des yeux à la perte de son âme ; la verve endiablée de celle-là lassait les plus intrépides. Le petit pied frémissant de cette autre s'envolait sur sol battu des granges, champêtres salles de bal, et le violon se taisait que le petit pied affolé trottait encore. Ménagères, ces jeunes belles que dix galants reconduisaient, tout enfiévrées encore, par le chemin le plus long après la danse ? Allons donc !

Il n'eût pas voulu de la grande Simone, qui lassait tous ses danseurs à la polka et au quadrille ; de la mignonne Vitaline qui eût valsé une heure d'horloge sans reprendre son souffle, toute pâmée au bras de son cavalier ; de la Clairette, si légère, que la danse semblait sa seule affaire en ce monde ; qu'elle eut tourbillonné, les pieds dans le feu, comme une vraie salamandre ; de toutes ces filles, enfin, qu'il voyait toujours entourés d'amoureux, ne manquer ni un bal, ni une vogue, ni aucun de ces plaisirs que les mères ne partagent pas. Oh ! non ! mille fois non !

Hilaire savait ce qui résultait ordinairement de ces libertés, et il disait volontiers avec la commère Franquetta :

*Se fa tant le foli, j'ai pou qu'y s'oublieson
Que n'arriva malhou et que le gen parleson*

Ce n'était pas dans cet escadron volant de beautés faciles qu'Hilaire songeait à chercher.

Depuis que cette idée s'était fixée dans sa cervelle, Hilaire se surprit plus d'une fois fredonnant ce vieux refrain d'une vieille chanson :

*Pour être heureux
Faut être deux.*

Et de lui-même, il s'interrompait, disant :

- Que tu es bête !

Ca ne l'empêchait pas de recommencer au bout d'un instant, oubliant tout à la fois qu'il n'était qu'un violonaire, c'est-à-dire un individu passant pour n'avoir pas d'état, et que, de plus, il avait près de deux fois vingt ans.

Lorsque Hilaire demeurait plusieurs jours de suite à la maison, il s'ennuyait prodigieusement. Aussi comme il avait quelques livres provenant de l'héritage de ses pères ou achetés lors de ses voyage à Grenoble, s'amusait-il parfois à lire. Mais à force de les avoirs passés les uns après les autres, tant *Paul et Virginie* que *Robinson Crusoe*, les *Contes* de Voltaire que *l'Esprit des lois*, ses livres, il les savait quasi par cœur et il ne trouvait plus aucune espèce d'agrément à les ouvrir. Alors, s'il faisait beau, il sortait une bêche sur l'épaule, un panier au bras, cueillant de çà et de là dans les prés de quoi faire une salade ; s'il avait plu depuis peu, il sortait encore, dénichant dans les haies ou au pied des vignes les escargots gras et dodus qu'il laissait jeûner deux jours, puis faisait fricasser à la poêle pour les manger en plat d'extra.

Avec des œufs bien frais, battus vivement et additionnés d'un peu de vinaigre, l'escargot n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Les gourmands s'en délectent, quand on le leur sert venant de Bourgogne. On ne sait pas que ce mollusque dédaigné est susceptible de devenir entre les mains d'une bonne cuisinière. C'est un régal que s'offrent les vigneronns au moment où ils piochent la vigne, car, alors, ils n'ont comme on dit, qu'à se baisser et à prendre. Les pampres des vignes dauphinoises en font, paraît-il, un régal hors ligne. Je parle, bien entendu, par oui-dire. Mais peu importe.

Or donc, un jour que Hilaire avait trouvé de ces mollusques de quoi faire un plat magnifique, il lui vint à l'idée de passer dans le village au lieu de prendre pour rentrer chez lui le chemin des champs. Comme le violon était resté à la maison, Fanfare accompagnait son maître et s'en donner à courir, à aboyer, à aller, à revenir, enfin à faire ce que font les chiens qu'on mène promener, et qui comprennent leur bonheur. Hilaire était content : son contentement se lisait sur son visage, dans sa démarche, dans toute sa personne.

En passant devant la mairie, il vit le secrétaire, lequel n'était autre que l'instituteur, occuper à insérer dans le petit placard grillagé quoi se voit à la porte de toutes les maisons communes de villes ou de villages, une feuille de papier, moitié imprimée, moitié manuscrite. Hilaire savait ce que devait être : une publication de mariage. Cette idée le fit sourire. La pensée d'être invité obligé à la fête n'y était pour rien. Il riait parce qu'il se disait :

- Tiens, tiens, pourquoi monsieur l'instituteur ne collerait-il pas un jour derrière le grillage une feuille avec le timbre de la mairie où l'on pourrait lire ceci :

« Il y a promesse de mariage entre M. Hilaire Badiche, violonaire, fils majeur et légitime de feu... et de défunte, etc., et demoiselle... »

Hilaire ne poursuivit pas.

C'est vrai ! quel nom mettrait-on à côté du sien à travers le grillage officiel ? Quel prénom de jeune fille, monsieur le curé lancerait-il du haut de sa chaire, quand il publierait la nouvelle déjà connu de toute la paroisse, et qu'il ajouterait selon l'usage : S'il existe quelque empêchement à ce futur mariage, on est prié de le déclarer sous les peines portées par l'Eglise ? »

En ce moment, une voix fraîche comme une brise de mai dit, tout à côté de lui :

- Bonjour, cousin !

Hilaire se retourna :

- Ah ! c'est la petite Laurence, fit-il à mi-voix. Bonjour, cousine, ajouta-t-il plus haut, tandis que, en lui, quelque chose disait :

- Ce nom sera *Laurence* ; comment n'y ai-je pas déjà songé ?

- Bonjour, cousin : bonjour, cousine, avait dit Laurence à Hilaire et Hilaire à Laurence. Pourtant, il n'y avait pas plus de parenté entre eux qu'entre vous et moi ; c'était leur coutume de s'appeler ainsi, parce que Marceline Valet, cette bonne femme avec qui demeurait la Laurence et que Hilaire appelait habituellement *la cousina Valetta*, était leur cousine à degré égal à tous deux.

Mais laissez-moi vous parler un peu de cette petite Laurence qui, après avoir tant bouleversé Hilaire avec son simple bonjour, s'en allait là-bas, d'un pied agile, la figure riante, à la main une écuelle pleine de lait, leur repas du soir, à elle et à la cousine.

Elle avait dix-huit ans, était orpheline depuis des années et vivait d'un point de gant. L'œil se fatiguait à suivre l'aiguille manœuvrée par ses doigts alertes qui gagnait sa petite vie et même celle de la vieille Marceline, la bonne parente qui l'avait recueillie orpheline et pauvrete, il y avait douze ans passés. Marceline était vieille déjà et n'avait pas grand' chose, alors. Ce pas grand' chose, elle le partagea avec la petite, qui n'avait rien. Et où une seule avait peine à vivre, elles trouvèrent moyen de végéter à deux. Laurence alla même à l'école ; elle apprit à lire et à écrire et devint une grande savante, sachant les quatre règles, que son pays c'était la France, un peu d'écriture et d'orthographe, de quoi se tirer d'affaire, faire un compte et écrire une lettre toute seule.

Devenue infirme, incapable de suffire à ses besoins, la Marceline, recevait le prix de sa bonne action d'autrefois. L'enfant qu'elle avait élevée, sans y être obligée en rien, lui rendait avec usure les morceaux de pain qu'elle avait reçu jadis, et quelque chose encore avec.

Gaie comme un pinson, matinale comme l'alouette, ayant dans ses manières un peu de la vivacité et de la grâce de l'oiseau, dès le point du jour au travail, Laurence avec sa petite aiguille avait fait entrer dans la maisonnette une sorte d'aisance qui se reflétait dans la nourriture, dans les vêtements et dans l'entourage des deux femmes.

Point trop belle, ce qui eût été dans sa position presque un malheur, elle plaisait tout de même beaucoup. Mais aucun galant n'avait l'entrée de la maison. Se marier quand on n'a rien que ses dix doigts, c'est se préparer au sort de poule, gagner sa vie au jour le jour ; telle était l'opinion de cousine Valetta. D'ailleurs, elle était bien jeune pour songer déjà au mariage.

Sous prétexte de ne pas quitter la cousine, Laurence, n'allait veiller nulle part. La compagnie de la bonne Valetta lui suffisait. Au moins, de cette façon, n'était-elle jamais mêlée aux caquetage, aux médisances, et ne pouvait-on jamais entendre : « La Laurence a dit ceci ! la Laurence a fait cela ! »

Hilaire connaissait cette bonne renommée. La violette a beau se cacher sous ses jolies feuilles en cœur, quand on passe près du buisson où elle s'abrite, on ne peut s'empêcher de dire : « - Oh ! cela embaume par ici ! »

Une compagne comme Laurence, c'était tout à fait ce qui lui eût convenu.

Toutes ces idées se présentant à la fois à l'esprit d'Hilaire, le violonaire eut soudain une inspiration :

- Si j'allais chez la Marceline ? Qu'en dis-tu, Fanfare ?

Fanfare, ainsi interpellé, se dressa sur ces pattes de derrière et aboya : Oua ! oua !

C'était sa manière d'approuver et Hilaire le savait.

Voilà donc Hilaire parti et arrivant presque en même temps que Laurence. Fanfare entra à la suite, remuant la queue en signe d'allégresse, aboyant à mezza-voce comme un chien très satisfait de la détermination de son maître. C'était encore sa façon à lui de souhaiter le bonjour et de faire entendre à son maître qu'il avait bien fait.

La statistique -une science devant laquelle on doit poliment lever son chapeau, bien qu'on ne sache guère comment elle procède- dit qu'il existe en France huit millions huit cent douze mille sept cent quatre-vingt-quatre maisons. Sur ce nombre, deux cent cinquante-sept mille trois cent quatre-vingt-dix n'ont qu'une ouverture.

Qu'une ouverture ! qu'une porte, par conséquent, et pas de fenêtre ! Est-ce possible ? Cela fait tout de suite rêver aux habitations des lapons, aux tanières des bêtes fauves, aux huttes rondes des gaulois, nos ancêtres, formées de quelques branches d'arbre entre-croisées, garnies de terre battue, une ruche enfin, avec son ouverture unique, tout à la fois porte et fenêtre. Cette construction primitive n'ayant pas le moindre air de famille avec les immenses caravansérails qui peuplent les grandes villes. C'est bien peu de chose, ce n'est guère plus que rien. Pourtant la cousine Valetta ne possédait pas même en propre ou en usufruit ce bien modeste et désiré qu'il lui eût constitué un *chez-soi*. Elle était en loyer ; les deux petites pièces qu'elle occupait dans la petite maison où elle habitait avec Laurence, sur la place de l'église, appartenaient à un autre, et elle en payait fidèlement la rente à la Toussaint et à Pâques.

Hilaire savait tout cela et tout cela ne le rebutait pas, au contraire. Sa petite maison, son petit jardin et son petit champs, lui constituait une quasi-richesse et mettaient autant de bons atouts dans son jeu. Quand Hilaire entra chez la cousine, l'heure du souper n'était pas encore sonnée, Laurence, la vaillante, s'était déjà remise à l'ouvrage ; le choc de son dé d'acier contre le cuivre dentelé et brillant de la mécanique produisait un bruit régulier et musical auquel répondait le léger cliquetis des aiguilles de la cousine Valetta, voltigeant entre les doigts laborieux de la vieille.

Au moment où Hilaire entra, la cousine leva la tête. Elle aimait assez Hilaire, la cousine. Hilaire avait toujours le mot pour rire ; c'était une gazette vivante sachant tout ce qui se passait dans la vallée, de Grenoble à Montmélian, sans omettre la montagne. Par lui, elle qui ne sortait guère, était au courant de tout. De temps en temps, sur sa demande, il venait lui jouer un air de violon pour la réjouir. Et s'il lui tombait sous la main quelque chose de bon et de rare ; s'était toujours à la cousine Valetta qu'il pensait, pour l'en faire profiter.

- Ah ! c'est vous, cousin, dit la Marceline sans quitter son tricot ; vous êtes bien aimable de venir nous faire compagnie. Qu'y a-t-il de nouveau ?

- Rien du tout, cousine, fit Hilaire en déposant sur la tablette du pétrin son panier plein d'escargots ; ceci seulement si, ça peut vous faire plaisir.

- Je le crois bien, dit la cousine sans se déranger et glissant un regard sur les escargots, qu'en son patois elle appelait des *égargaux*. Je les apprêterai pour ce soir et vous souperez avec nous.

La cousine Valetta n'avait aucune prétention à ceindre le cordon bleu : cependant, quand elle apportait sur la table un plat d'escargots fricassés et bien dressés en pyramide, personne, n'eût donné sa part au chat. Hilaire ne l'ignorait point.

Il accepta donc l'invitation.

Il se trouva qu'il avait encore, comme par hasard, dans une de ses poches de sa houppelande, deux bons fromages de sa chèvre ; dans une autre poche, comme par hasard aussi, une bouteille de vin vieux. La cousine Valetta n'en revenait pas. Elle avait planté dans ses cheveux l'aiguille libre de son tricot et regardait Hilaire par-dessus ses lunettes. Un certain sourire qui ne lui venait qu'en certaines circonstances plissa sa lèvre ; mais elle ne fit pas d'observation et se mit à préparer les escargots.

Toutefois, jetant au regard complaisant sur la bouteille, elle dit :

- Ca, la Laurence n'en goûtera pas, attendu qu'elle ne boit que de l'eau. Ce n'est donc point au vin qu'elle est redevable des couleurs fraîches de ses joues.

- La rose non plus ne boit pas de vin, et pourtant c'est la reine des fleurs, répliqua galamment Hilaire.

La cousine trouva cette réflexion absurde. Laurence pensant à autre chose sans doute, ne l'entendit pas.

Sans perdre un instant, la jeune fille continuait sa couture. Sa main droite, le petit doigt replié, s'envolait à toute seconde comme un oiseau, mais revenait de même, tenue captive par le léger brin de soie que chaque point raccourcissait. Hilaire, assis en face d'elle, ne la perdant pas de vue, racontait un tas de choses stupides, n'ayant jamais de sa vie été si bête.

Les escargots faisaient, pour le moment, les frais de la conversation.

Hilaire, qui se piquait d'un peu de lecture, disait :

- Les savants appellent l'escargot une hélice...

- Bon Dieu ! ils sont fous ! s'écria la cousine Valetta, qui avait entendu Elise. Donner un si joli nom à un si laid animal.

- Laid, pas plus qu'un autre, répliqua Hilaire ; malheureux, oui...

- Comment le savez-vous qu'il est malheureux ? observa la cousine, qui commençait à prendre de l'inquiétude pour l'état mental du violonaire.

- Il est si seul !... tout comme moi ! répondit Hilaire d'un ton exploré.

Le rire de Laurence éclata ; un de ces rires de jeunes filles, qui naissent d'un rien et que rien ne peut finir.

Elle n'était pas riieuse, la Laurence, mais ce violonaire avait pour dire les chose un air si drôle !

Hilaire fut tout déconcerté. Il paraît qu'au lieu d'être touchant, il n'avait été que plaisant. Ce n'était certainement pas sur cet effet là qu'il comptait. Mais qui pouvait prévoir ?

Laurence était lancé sur la pente de la gaîté. Se retenir, ce n'était pas possible. Au contraire, plus Hilaire avait l'air consterné, plus Laurence riait.

Heureusement pour Hilaire, un visiteur arriva, dont la venue rendit aussitôt à la petite cousine son grand sérieux. Ce visiteur était Barthélemy Josserand, un riche fermier, habitant le plus proche village, que sa femme envoyait en mission auprès de la Laurence pour lui demander d'être la marraine de l'enfant qu'elle attendait d'un jour à l'autre.

Barthélemy s'était longtemps opposait au désir de sa femme ; il aurait voulu pour commère une demoiselle riche ou au moins bien apparentée. Une marraine devient un peu de la famille ; il est de l'intérêt du filleul qu'elle soit à même de lui être utile un jour. Cécile Josserand était une femme de sens et de cœur, qui sans mépriser l'argent, ne le mettait pourtant pas au-dessus de tout. Son amitié pour Laurence datait de leur jeunesse à toutes deux, et quoique mariée et bien plus riche que sa jeune amie, elle lui avait gardé beaucoup d'estime et d'affection.

Cécile avait aussi formé un projet qu'elle ne disait pas ouvertement, de peur de se voir contrecarrée par les intéressés ; ce projet était de marier Paulet, le jeune frère de son mari, propriétaire pour moitié du domaine, avec la petite Laurence. La Laurence était pauvre, mais laborieuse, intelligente, aimable. Cécile aimait mieux avoir une belle-sœur du caractère qu'elle connaissait à son amie, qu'une femme n'ayant pour tout mérite que ses pesants sacs d'écus. Elle ne cessait de travailler patiemment, discrètement pour arriver à son but. Son mari n'était pas dans la confiance ; il ne se fût pas prêté à la réussite. L'argent, l'argent et encore l'argent. Il n'y avait que cela pour lui, après la terre, toutefois. Et qui n'a ni argent ni terre, n'était rien aux yeux de ce rustique, dur pour lui et pas tendre pour les autres.

C'était bien à contre cœur qu'il avait accepté de venir demander la Laurence pour marraine, et il avait fait cent objections à sa femme avant de se rendre à sa volonté. Il lui disait les noms de toutes les personnes qu'il eût été préférable de choisir, précisait les cadeaux qu'elle eût reçu, et aussi l'enfant, de celle-ci ou de celle-là. Mais Cécile, doucement entêtée, revenait toujours à Laurence. Si bien que Barthélemy avait dû partir pour aller demander la Laurence.

Suivant l'usage, c'était son frère qui devait être parrain. A cela, pas d'objection. Et même, l'idée ne lui venait pas que sa femme eût quelque arrière-pensée en donnant la Laurence pour commère à Paulet.

Et cependant, c'est souvent dans ses occasions que les engagements se prennent, que les paroles s'échangent. Mais la Laurence, avec sa pauvreté, ne lui semblait pas un danger.

Pourtant, je vous l'assure et je vous le répète, c'était bien contre son gré que Barthélemy venait proposer à la petite Périer l'honneur du marrainage. Les termes qu'il employa pour formuler sa demande s'en ressentirent. Laurence s'en aperçut fort bien et, s'il n'y eût que lui en jeu, peut-être eût-elle refusé. Mais il y avait Cécile, et il y avait aussi Paulet.

Et Laurence accepta pour Cécile et peut-être aussi pour Paulet.

Quand Josserand eut conclu l'accord, il feignit seulement alors de s'apercevoir de la présence du Violonaire.

- Je suis bien aise de vous rencontrer, Hilaire, dit-il, ça m'évitera une course chez vous, où l'on n'est pas toujours sûr de vous trouver. Vous savez : un baptême c'est comme une noce, ça ne marche pas sans violon, et d'ici à quelques jours, il vous faudra accorder le vôtre pour nous.

Hilaire répondit ; puis, après quelques paroles, Josserand se retira. La cousine Valetta l'accompagna poliment pendant quelques pas, et le chargea de ses compliments pour la Cécile.

Hilaire n'était plus content. Il en voulait à Josserand, il en voulait à Laurence, il s'en voulait à lui-même. Bref, toute la joie qu'il se promettait à passer la soirée chez la cousine était gâtée, et malgré la protestation de la vieille, il prétexta un grand mal de tête et rentra chez lui.

C'est que, Hilaire avait déjà assez vécu pour avoir acquis -aux dépens des autres- une bonne dose d'expérience. Combien en avait-il vu conclure de ces mariages auxquels on ne songeait guère avant d'avoir tenu sur les fonts du baptême le même poupon ? Ce qui lui rendit un peu de calme, de sang-froid, de sérénité dans les idées, ce fut la connaissance où il était de l'attachement si connu des Josserand pour les biens de la terre. Il n'y avait pas de danger que Bartélemy favorisât les amours de Paulet avec une fille sans dot !

Mais le soupçon était entré dans la cervelle du Violonaire ; et quelque effort qu'il fit pour le déloger, le maudit s'enfonçait toujours plus avant. En vain Virgule assez avare de tendresse, était-il venu, dès l'installation de son maître dans le grand fauteuil à oreillettes, se percher sur son épaule. En vain Fanfare s'était-il couché à ses pieds et levait-il sur lui ses yeux au regard presque humain ; en vain, tous les objets familiers semblaient-ils reprendre possession de cet être qui leur appartenait bien plus qu'ils ne lui appartenaient à lui-même, la pensée du Violonaire était ailleurs.

Pauvre fou !

Peu à peu cependant sous l'influence calme du milieu accoutumé, un peu d'apaisement se fit dans cette faible cervelle. Il n'en voulut plus à Laurence d'avoir accepté si facilement l'honneur qui lui était offert. Elle avait si peu d'occasion de se divertir, la chère fille ! elle avait bien fait de ne pas laisser échapper celle-là. Quant à Paulet, que pouvait-il redouter de lui ? Ah ! Si Laurence avait été riche... D'ailleurs, ne serait-il pas là ? Et un des mieux placés, assurément, pour ne pas les perdre de vue. Fallait-il être simple pour se mettre martel en tête si facilement !

Hilaire se disait tout cela et la confiance lui revenait. Quel bonheur que Laurence fût bien pauvre !

Il la voyait déjà reine et maîtresse dans cette maison où, depuis que sa mère était partie se reposer au cimetière, aucune femme n'avait vécu. Il se faisait une idée du plaisir qu'elle éprouverait à voir la grande armoire à deux battants pleine d'un linge pas fin mais inusable, les coffres à habits... et tout le reste...

- Tiens, si je les visitais, pour voir s'il y aurait dedans quelque chose qui pût lui plaire dès maintenant, pensa-t-il.

Ils étaient dans la chambre du premier, ces coffres. Hilaire y monta. Cette pièce ne lui servait absolument que pour dormir ; le reste du temps, il n'y venait guère. Ce soir là, il avait fantaisie de faire constatation de sa richesse. Sa

richesse, en biens meubles et immeubles, c'était, supposait-il, ce qui lui donnait le plus de chance de réussir. Quelque chose d'intime l'avertissait qu'il ne fallait plus compter sur ses avantages physiques pour enlever les cœurs.

Voyons ces coffres !... Des robes, des châles, des dentelles à profusion. Les femmes de Violonaires aiment la parure, le clinquant de la joaillerie. Tout cela n'est plus à la mode. Laurence, elle-même, n'en voudrait pas. Ah ! voilà des bijoux. Une superbe croix à la Jeannette lourde et cossue ; une chaîne à plusieurs rangs aux massifs chaînons ; des bagues, des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles et jusqu'à cet ornement singulier destiné à parer le front, qu'on avait baptisé ferrennière, et qui se posait entre les deux bandeaux.

Rien pour Laurence dans tous ces bijoux portés les jours de fêtes par les aïeules et n'ayant plus d'autre valeur que celle du souvenir. Oh ! Hilaire irait bientôt à la ville et, là, choisirai un bijou simple et joli comme celle qui regardait déjà comme sa promise. Cousine Valetta donnerait son avis.

- Tiens, voilà longtemps que je n'ai ouvert ce coffre-là, se dit Hilaire, arrêté devant un meuble en noyer massif, protégé par de solides ferrures, orné à ses angles et sur ces contours de quelques moulures assez délicates, et dans le couvercle duquel il avait pratiqué jadis une ouverture large tout juste pour laisser passer un écu de cent sous. Où donc ai-je mis la clé ?... Quand il mourut, mon père me dit : « Hilaire, je te laisse un petit avoir qui ne doit rien à personne ; il aurait été plus conséquent si je n'avais placé mon argent chez des gens qui me l'ont fait perdre. Notre métier fait plus que nourrir son homme. Quand tu te mariera, ta femme s'occupera de conserver ce que tu gagneras, mais, en attendant, rappelle-toi que cette science est plus difficile que celle d'acquérir. Ce conseil me valut son pesant d'or, je ne plaçai rien, ni chez les banquiers, ni chez les notaires, ni chez personne. Aussi, le tabellion du chef-lieu me disait-il dans les premiers temps : « Tu manges donc tout ce que tu gagnes, Hilaire ? » Que voulez-vous, monsieur, la vie n'est pas si longue, il faut bien se donner un peu de plaisir. -Ah ! sans souci, tu finiras à l'hôpital ! - C'est bien possible, que je disais, mais si ça m'arrive, je serais en bonne compagnie.

« Ma grand-mère cachait son argent dans un bas, un grand bas de laine qu'elle avait mis dans un coin retiré du galetas. Les artisans se mirent au bas, et un beau jour, j'étais encore petit, mais je m'en souviens bien, en allant fureter par là-haut, je trouvais le plancher semé d'or et d'écus, et dans un coin le bas vide. Pauvre grand ! Fut-elle saisie quand elle sut sa cachette découverte et le dégât qu'avaient fait ces brigands d'artisans. C'était pas bien imaginé, cette cachette là... Mais, où diable est donc ma clé ? J'ai hâte de voir mon trésor. C'est là, par ce petit trou de rien qu'il s'est formé pièce à pièce. Chaque fois que je rentrais, je vidais mes poches, ne conservant que la monnaie, ne comptant jamais. C'était ma caisse d'épargne à moi. Elle me donnait pas le tant du cent d'intérêt, mais j'étais tranquille. Je savais que le capital se retrouverait toujours. Il doit y avoir gros. Mais cette clé... Bah ! si elle ne se trouve pas, j'enfonce le couvercle. Je n'ai jamais fait le pauvre, et pourtant tout le monde me croit sans le sou. La cousine Valetta se méfie peut-être bien de quelque chose, mais elle est fort discrète, elle ne m'a jamais questionné sur rien. J'ai hâte de passer en revue cette armée qui doit m'assurer la victoire... Combien y a-t-il là dedans ? Voyons si je devinerai. Il y a vingt ans que j'ajoute les pièces aux pièces, les écus aux écus, les louis d'or aux louis d'or, il doit y en avoir pas mal des uns comme des autres. Bast ! j'aurais plus tôt fait d'ouvrir et de voir. Oui, mais... où est ma clé ? Ah ! sorcière de clé, où te caches-tu donc ? Je suis fatigué de chercher. Saute, couvercle !... Ah ! la voilà...

Comme Hilaire allait introduire dans la serrure la clé enfin retrouvée dans une de ses poches, tout bonnement, un aboiement de Fanfare lui annonça un visiteur, et bientôt après, il entendit heurter à la porte.

Le violonaire écouta un instant ; puis, poussé par la curiosité, il prit sa lampe et descendit pour savoir qu'elle visite lui arrivait à cette heure tardive.

Il ouvrit la porte, projeta au dehors la clarté de son luminaire, mais ne vit rien ou plutôt personne et n'entendit qu'un bruit bien léger, de plus en plus indistinct, semblable au pas de quelqu'un qui s'éloigne.

Il crut s'être trompé ; mais l'instinct de Fanfare ne pouvait avoir été mis en défaut, et Fanfare remuait la queue comme dans les circonstances les plus joyeuses de son existence de chien. C'était donc un ami qui était venu, qui sait ? c'était peut-être le bonheur qui avait tout à l'heure frappé à la porte... et Hilaire n'avait pas ouvert assez tôt.

Ce petit incident suffit pour changer le cours de ses idées.

Il remonta dans la chambre haute, posa la lampe sur la table, et s'assit, pour songer, car il n'avait point de sommeil, dans un fauteuil de paille au dossier sculpté en forme de lyre. Il n'eût plus aucune velléité de passer une revue de ces pièces d'or ou d'argent, troupe d'élite qu'il savait nombreuse et qu'il supposait devoir peser un peu dans le gain de la bataille.

- La cousine Valetta comptera, se dit-il, et Laurence dira ce qu'il faut faire de ce capital.

Qui était venu le voir ? Je vais vous l'apprendre, et vous conviendrez qu'il y a des gens qui n'ont pas de chance.

C'était la cousine. Inquiète des allures du Violonaire, surprise de le voir s'en aller avant le souper, quand ce soir là, elle avait à lui offrir une bonne assiettée de soupe de taillerins au lait, un régal qu'il aimait, elle avait pensé que quelques lubie avait passé par la tête d'Hilaire, et elle voulait savoir.

Le souper fini, Laurence s'était remise à l'ouvrage et se promettait d'y rester encore longtemps. Il fallait travailler plus que jamais en prévision du baptême du petit de Cécile. Laurence n'entendait pas que son filleul n'eût point de beaux rubans, la mère une belle robe et les invités beaucoup de dragées. Quant à elle sa robe étrennée à la Toussaint dernière, et réservée pour les grandes fêtes, lui suffirait.

Sous prétexte d'aller dire bonsoir à la voisine, cousine Valetta sortit. Cahin-caha, elle gagna la maison d'Hilaire ; ne voyant de la lumière qu'à la croisée de la chambre d'en haut, elle crut la maison fermée et frappa au lieu d'ouvrir, comme elle faisait toujours.

Hilaire n'avait entendu que son second appel et, comme il ne s'était même guère pressé pour y répondre, la cousine pensant qu'il dormait ayant laissé sa lampe allumée, avait repris le chemin de sa maison, plus inquiète encore que lorsqu'elle était venue, mais gardant pour elle tout ce qu'elle pensait.

Si elle avait pu causer avec Hilaire, il est probable qu'Hilaire lui aurait dit ce qu'il avait sur le cœur. L'appui de la cousine Valetta, ce n'était point chose à dédaigner. Il y a des moments dans la vie où quelques minutes perdues, une occasion manquée, ne se retrouvent pas.

Quand la cousine rentra chez elle, elle fut bien surprise de trouver quelqu'un avec Laurence. Ce quelqu'un était Paulet Josserand qui venait d'apprendre, par une conversation de son frère avec sa belle-sœur, l'acceptation de Laurence et qui accourait, au nom de Cécile et aussi un peu au sien, remercier sa future commère.

Qu'avait dit Paulet à Laurence avant l'arrivée de cousine Valetta, c'est ce que personne n'a pu me répéter ; mais je pense qu'il avait sagement et fort gentiment parlé car Laurence n'était pas fâché du tout, quoiqu'elle fût très sérieuse, et si elle avait le teint plus animé que d'habitude, je crois que ce n'était pas de colère, mais de plaisir.

Chaîne des dames

Le ciel ne s'associait pas à la joie des Josserand... et pourtant cette joie était de celle qu'on ne peut mesurer. Un fils... Après trois files, un héritier du nom ! Jamais venue de dauphin ne causa telle fièvre d'orgueil à ses royaux parents. Depuis que cet heureux événement s'était produit, toute la maison était dans l'allégresse ; maîtres et domestiques en perdaient un peu la tête. Un fils, un héritier...

On avait donné double ration à tout le bétail comme pour Noël ; les domestiques avaient pressé la besogne afin de pouvoir se joindre au cortège. La cour s'emplissait de parents venus de tous les points de la vallée. On se saluait, s'embrassait, puis on entra dans la maison renouveler les saluts et les embrassades auprès de ceux arrivés les premiers.

Barthélemy et Cécile n'avaient invité que leurs parents ; n'allez pas supposer pourtant qu'ils eussent été guidé par une pensée d'avarice. Grands-pères, grands-mères, père, mère, sœur, parrain, marraine, oncles, tantes, cousins, cousines, parents directs, ou collatéraux, le nouveau-né, s'il eût pu ouvrir les yeux, aurait vu autour de lui une de ces belles et innombrables lignées comme il s'en trouve encore de çà et de là quelques-unes dans nos riches campagnes de Dauphiné, pour qui la terre est la suprême nourricière et qui tirent de sa culture leurs ressources et leur valeur.

Il ne se serait pas senti isolé, seul au monde, l'enfantelet mignon...

Et encore, Barthélemy Josserand était-il bien sûr de n'avoir oublié personne ?

Au petit bonheur ! Si la fée Grognonne laissée à l'écart cherche à se venger, il ne manquera pas de cousins et de cousines pour te défendre, petit !

Mais le ciel ne s'associait pas à la joie des Josserand. Depuis le point du jour, l'hiver avait fait un de ces retours offensifs, d'autant plus cruels qu'on a cessé de s'y attendre. La neige tombait large, épaisse, floconneuse ; avec cela, une bise aigre soufflait à travers les combes, courbant sans merci les arbres dépouillés... Décembre n'avait pas eu une journée aussi rageuse... Et cependant c'était la journée du baptême. Toute la parenté prévenue était accourue. Les plus belles robes, les plus lourdes chaînes d'or, les plus riches dentelles de Valenciennes ou de Malines, avaient été tirées des armoires, ainsi que les robes de soie et les châles à quatre doubles.

Le père et le parrain, oncle de l'enfant, étaient allés chercher la marraine. Malheureusement, depuis la veille, le rhumatisme avait ressaisi de ses doigts crochus la pauvre cousine Valetta ; reprise de ses douleurs, l'excellente vieille n'avait pu accompagner la Laurence, ce qui les avait bien chagrinées toutes deux. La place qui était destinée à la cousine sur la carriole de Josserand, fut offerte au Violonaire, qui accepta avec empressement cette courtoisie. La cousine recommanda Laurence à Hilaire.

Sans Paulet, il n'y eût eu personne au monde d'heureux comme Hilaire.

Mais ce Paulet avec sa fine et coquette moustache blonde, ses cheveux bouclés comme ceux d'un petit Saint-Jean, ses yeux bleus un peu hardis, au regard caressant, son rire joyeux qui narguait le temps, éclatait à tout propos, ce Paulet qui se moquait de la rafale et prenait prétexte du froid pour se rapprocher de Laurence, oui, Paulet était de trop.

Laurence semblait bien contente. Elle ne parlait guère, mais l'épanouissement de son visage, son sourire, sa gaieté contenue mais réelle, son regard un peu humide, tout cela le disait.

Elle avait mis sa robe de gala, d'un bleu très sombre et très seyant, avec la petite mante pareille. Une dame de beaucoup d'esprit trouvait le bleu une couleur bête. Eh bien ! pas toujours bête le bleu...

Le trajet entre les deux villages n'est pas long ; et le froid aiguillonnant le gros percheron qui traînait la carriole, on fut vite arrivé. Sans attendre le secours de personne, Laurence sauta lestement à terre, courut à la chambre de Cécile où se trouvait également son filleul, embrassa chaudement l'enfant et la mère, puis encore la mère et l'enfant, offrit les cadeaux d'usage, reçut une douce gronderie, car les cadeaux étaient trop beaux pour une circonstance où l'on mettait l'amitié au-dessus de tout ; mais se moqua de la gronderie parce ce qu'elle apportait ne répondait pas à la générosité de son cœur.

La mère-sage, personnage important en l'occurrence, eut aussi son présent. Elle ne s'y attendait pas, en fut d'autant plus heureuse et proclama Laurence la plus aimable marraine qu'elle eût jamais vue.

De son côté, Laurence affirma que son filleul était le plus bel enfant de la terre. Il criait à pleins poumons, réclamait le sein à toute minute, et promettait un robuste laboureur, un vigoureux maître au domaine de Rolland.

Grâce à lui, le domaine de Rolland ne courait plus risque de tomber en quenouille.

Enfin, chaque cavalier ayant offert le bras à une dame, le cortège se forma et, violonaire en tête, poupon porté par la mère-sage suivant, parrain et marraine ensuite, on s'achemina vers l'église.

La bise avait cessé, mais la neige toujours plus abondante étendait sur toute la campagne sa ouate molle, douce au pas et traîtresse, car elle comblait les creux, nivelait les pentes, dissimulait les accidents du sol et sur le terrain le plus uni créait des dangers. Tout cela n'était guère à redouter, tant que durait le jour.

Mais quel air jouait donc le Violonaire ?

Son violon ne chantait pas la marche des baptêmes, si gaie, si enlevante qu'on dirait d'un papillon ouvrant ses ailes pour s'envoler dans le bleu... Ce qu'il jouait, c'était sur un ton si triste, sur un mode si lent qu'il aurait mieux fait de le réserver pour une autre circonstance. C'était un toqué que cet Hilaire. Il lui prenait comme cela de ces fantaisies, que personne, pas même lui, n'aurait pu expliquer.

Ainsi, une fois, une fille de vingt ans prenait pour époux un vieux garçon qui aurait pu, pour le moins, être son père. Ne s'avisait-il pas de jouer en conduisant la noce à la maison commune, puis à l'église, un air dont les paroles sues de chacun, disent :

Viens, viens, malheureuse, viens,

Nous nous marierons ensemble ;

Viens, viens, malheureuse, viens,

Nous nous marierons demain

Ce n'était pas une plaisanterie à faire ; aussi, les époux furent-ils longtemps avant de la lui pardonner.

Enfin, le baptême est fait. Le petit Paul-Laurent est rentré chez ses parents en triomphateur ; on complimente la mère, et l'on se met à table. Dieu sait quel appétit chacun apportait. On aurait cru que tout ce monde là n'avait pas mangé depuis huit jours.

Le parrain et la marraine, assis l'un à côté de l'autre, occupaient les places d'honneur, tout au bout de la grande table en fer à cheval dressée dans la chambre d'en bas ; ils dominaient l'assemblée et chacun les pouvait voir à son aise. Les parents les plus proche venaient ensuite. De ce nombre était le gros monsieur Gras, grand-oncle paternel du baptisé. Vous vous souvenez de monsieur Gras, celui qui n'aimait pas la musique.

Vous savez déjà que monsieur Gras n'était pas maigre. Il avait dans le temps fait partie de cette *Société des Cent Kilos*, où l'on ne pouvait être admis qu'en pesant pour le moins son quintal métrique. Le plus lourd de la Société était élu président. Monsieur Gras avait eu trois fois cet honneur.

Il avait également figuré avec avantage dans cette autre *Société des Bras-neuf* qui réunissait dans son sein les plus joyeux compères de la vallée et d'où était exclus tout membre convaincu d'avoir fait œuvre manuelle ou autre. Pêcher à la ligne et chasser, bien dîner et bien souper, n'étaient pas des cas d'exclusion, au contraire.

Cependant monsieur Gras, ayant trouvé sur son domaine un gisement de ciment à prise rapide et reconnu pour avoir une grande résistance, s'était mis en tête de l'exploiter et cette pierre s'étant trouvée meilleure que les meilleures de toutes les pierres à ciments connues, ce qui n'est point peu dire, il avait pris goût à cette occupation, qui en peu de temps, avait doublé, quadruplé même son revenu.

Devenu travailleur par hasard, puis par amour pour le gain, monsieur Gras s'était vu rayé des cadres des *Bras-neufs*. Perdant tous les jours quelque peu de son poids, grâce à l'exercice qu'il s'était contraint de faire, il s'était également vu déclarer indigne de présider la *Société des Cents Kilos*, ni même d'en être membre.

On ne peut tout avoir.

Monsieur Gras était, disait-on, en passe d'amasser son petit million. L'agriculture, l'exploitation de cette enveloppe si complexe de la planète que nous habitons, gardent encore de ces surprises au chercheur intelligent.

Monsieur Gras n'avait point de parents plus proches que les fils de sa sœur, les Josserand. Aussi, je n'ai pas besoin de vous dire avec quels égards, quel respect, il était toujours accueilli dans la maison, en quel estime on le tenait, et si la meilleure place et tout ce qu'il y avait de meilleur était pour lui.

Après le parrain et la marraine, c'était donc lui le personnage le plus considérable de l'assemblée. Quand la mère-sage fut venue présenter le petit Laurent-Paul à la compagnie, que chacun eut vidé un verre en son honneur avec les mille souhaits de circonstance, le véritable héros de la fête fut reporté dans son berceau, à côté de son heureuse maman, et le festin commença.

C'est ici que l'auteur est embarrassé

A ceux qui ont lu la description des festins de Pantagruel, des noces de Gamache, des repas de Gargantua et toutes les prouesses de ces magnifiques mangeurs dont la légende de la table a conservé les noms et consacré les exploits, il n'a qu'à dire : « Reportez-vous à la narration d'une de ces fêtes et vous vous ferez une idée de ce que fut le repas de baptême du filleul de Laurence Périer...

Mais, aux autres...

Aux autres, il dira :

Figurez-vous des monceaux de pâtés, des quantités de poissons à faire croire qu'on avait dépeuplé l'Isère, toute une basse-cour immolée, oies, dindons, canards, poulets, pigeons sacrifiés, sans compter le veau gras, les pièces de bœuf et les moutons grillés à l'Arabe... Des pognes de toute espèce ; des vins de toutes couleurs. Enfin, une abondance, une prodigalité telles qu'on n'avait pas souvenir d'en avoir vu les pareilles au domaine de Rolland.

Mais le bouquet, c'était un chamois du Gleyzin, tué au prix de mille périls ; servi entier, avec une sauce chasseur, c'était un morceau de roi.

Je n'ai pas besoin de dire si la gaieté présidait à la fête ; père et grands parents, parrain et marraine étaient littéralement ravis au septième ciel.

N'est-ce pas Paulet, n'est-ce pas, Laurence, que vous étiez bien heureux ?

Les langues étaient largement déliées. Les vieilles chantaient :

Buvons, mes commères,
Nous ne buvons pas ;
Remplissons nos verres,
Qu'ils soient pleins et ras.

Mettons-les en ligne,
Comptons jusqu'à vingt.
Nos maris sont en vignes,
Qui font des provins
Et qui, qui, qui,
Qui font des provins.

Le Violonaire était assis à l'autre bout de la table, avec les parents les plus éloignés et les moins considérés. Barthélemy Josserand ne s'était guère inquiété d'être agréable à un personnage si accessoire. Et comme manger était ce jour là le dernier des soucis du Violonaire, il trouvait peu d'agrément dans son voisinage.

A sa droite était le fermier Thibaud qui avait servi en Afrique, du temps de Louis-Philippe et qui, lorsqu'il était gai ne savait parler que du maréchal Bugeaud, des combats auxquels il avait pris part, des bédouins qu'il avait taillé en pièces et des Arabes auxquels il avait fait mordre la poussière. Quand il était tout à fait lancé, l'ex-chasseur d'Afrique avait une autre manie, c'était de chanter, il ne savait pas d'autre chanson :

Quand papa Bugeaud mourra,
J'aurais son héritage ;
J'aurais sa casquette de drap
Pour moi seul en partage.

Il serait d'ailleurs difficile de partager une casquette, même celle du « Père Bugeaud » comme disait familièrement les soldats.

A sa gauche, le Violonaire avait Clairette, la fille du meunier, parente au cinquantième degré des Josserand ; sachant qu'on allait danser, Clairette avait réussi à se faire inviter par Cécile. La belle meunière avait été courtisée souvent, jamais pour le bon motif ; sa vertu avait peut-être bien subi quelques accrocs. Je n'en saurais répondre. Sa réputation du reste, n'était pas aussi limpide que son nom. Elle approchait de l'âge où l'on coiffe Sainte Catherine ; pourtant elle ne voulait pas rester fille. Pauvre comme elle l'était, elle savait bien qu'elle ne pouvait prétendre trop haut ; aussi, faute de Paulet, qu'elle eût préféré, avait-elle jeté ses vues sur le Violonaire. Hilaire ne paraissait pas se douter de l'honneur que lui faisait la belle Clairette, et ne répondait point à ses attentions. Tout à ce qui se passait à l'autre bout de la table, il n'entendait même pas les paroles aimable qu'elle lui disait.

Ce qu'on but, ce qu'on mangea à ce repas de baptême, je n'en ferai pas le compte. Barrême seul, pourrait se tirer d'un calcul pareil.

La mère-sage allait et venait, de la table où se trouvaient tant de choses appétissantes à la chambre où reposaient la Jacinière et son bel enfant. Une fois, redescendant d'après madame Josserand, elle s'approcha de Paulet et lui dit deux mots à l'oreille. Paulet se leva aussitôt et monta chez sa belle-sœur.

- Eh bien ! mon Paulet, lui dit Cécile, es-tu content ?

- Oh ! oui, belle-sœur, nous avons un beau baptême.

- Et l'année prochaine, peut-être avant, nous aurons une belle noce.

- Laquelle, ma Cécile ?

- La tienne, Paulet. Il faudra bien que tu te maries. Te voilà en âge. Que dirais-tu de Laurence Périer ?

- Oh ! j'aimerais bien mieux elle qu'un autre ; mais le frère, et puis l'oncle...

- Oui, je sais... Cependant, vois-tu, si tu es décidé et que tu me laisses mener les choses comme je l'entends, je suis sûre de réussir. La veux-tu pour tout de bon ?

- Tout ce que vous voudrez, parce que vous ne voulez que mon bien et que la Laurence, pour la sagesse et l'esprit, on ne trouverait pas sa pareille.

- C'est sensément parlé. Ainsi, c'est entendu, ne dis mot de ceci à personne et je t'en réponds, Paulet, c'est ton bonheur que je prépare. Maintenant, redescend et fais savoir à Laurence que je désire l'entretenir

- Est-ce que vous aller lui raconter cela ?

- Oh ! pas encore, Paulet ; je veux seulement la questionner adroitement pour savoir s'il n'y aurait pas de son côté quelque empêchement.

Le jour passa, la nuit vint, on était encore à table. Le dicton se trouva exact : « Entre le jour et la nuit, il n'y a pas de muraille. » Les enfants faisaient mille efforts pour se tenir éveillés et n'y parvenaient plus ; aussi, les uns après les autres, les voyait-on succomber, repus de bonnes choses et fatigués de leur bonheur.

Madeleine, l'aînée des petites Josserand, assise sur les genoux de sa grand'mère, dont elle était la préférée, faisait entendre ce gémissement plaintif, particulier à l'enfant que le sommeil énerve :

- Ne pleure pas, ma Nène, disait la bonne mère-grand, tu seras toujours mon *flairon*, je te donnerai quand même le *quart*.

Mais Nène continuait à pleurer. Ce n'étais pas le quart des biens de sa grand'mère qu'il lui fallait pour le moment, c'était son lit.

La vieille aux mains pleines de sable en jetait de grosses poignées dans les yeux de tous les petits. On les emmena coucher et les mères ne revirent pas. La jeunesse trépignait sur place ; enfin, après s'être entendu avec Barthélemy Josserand et Paulet, la marraine se leva.

Le Violonaire comprit le signal, s'arma de son violon, se plaça en tête, et tout ce qui voulait danser ou boire se rendit à l'auberge où l'on allait achever la nuit en buvant et en dansant.

Laurence et Paulet suivaient immédiatement le Violonaire.

Clairette, se trouvant sans cavalier, avait hardiment pris le bras de monsieur Gras, qui lui disait avec son gros rire et un air un peu narquois :

- Tu perds ta peine, petite. Voilà beau temps que je ne danse plus.

Cette rebuffade ne rebuta pas Clairette qui répondit :

- Cela ne fait rien, monsieur Gras, nous causerons.

Elle était fière de se faire voir au bras du riche monsieur Gras. Malheureusement, il faisait nuit et la rigueur de la température ne permettait guère aux curieux de se tenir sur le pas des portes.

La salle du cabaret était tout prête. Pas de fleurs rares, pas de lustres répandant mille clartés, pas de laquais galonnés sur toutes les coutures, pas de parquet ciré comme un miroir ; pour tout orchestre un seul violon, mais, de la part des conviés, de la gaieté, de l'entrain à en revendire.

Les tables réunies le long des murs, les bancs placés devant les tables, tous les quinquets allumés, la salle offrait un coup d'œil vraiment engageant. Du punch flambant, du vin à la française et du café attendaient les consommateurs.

Les danseurs avaient pris place. Le Violonaire préludait.

- Voyait donc comme la petite Périer se dresse, fit observer à monsieur Gras, la Clairette, un peu jalouse de voir reine de la fête cette Laurence avec qui on n'avait pas l'habitude de compter, tant elle aimait à passer inaperçue. Je parie qu'elle s'est mise en tête de faire la conquête de votre neuve. Qu'est-ce vous penseriez de ça, monsieur Gras ?

- Je penserais... que vous êtes une bavarde, ma petite.

Elle avait dit ces mots en l'air, seulement pour taquiner monsieur Gras.

- Comment peux-tu tenir en place, petite, toi, si fringante, quand Badiche joue des airs si engageants ? repris celui-ci avec un peu d'humeur.

- Le plaisir d'être avec vous, monsieur Gras, est-ce que vous le comptez pour rien ? dit la Clairette railleuse.

- Petite flatteuse, crois-tu que je t'écoute ?

Voyant qu'il semblait n'avoir qu'un désir, celui de se débarrasser d'elle et qu'elle avait trouvé le moyen de le taquiner, en effet, elle reprit :

- Tiens, et pourquoi ça n'arriverait-il pas, que la Laurence plairait à Paulet ? On a vu des choses bien plus surprenantes.

En elle-même, elle se disait :

- Je l'attends à la danse ; elle n'a jamais fait seulement un entrechat, comment se tirera-t-elle d'affaire ?

Elle s'en tira et très bien, la Laurence, des complications de la contredanse comme des difficulté de la polka. Avec Paulet et toujours Paulet et rien que Paulet pour cavalier, elle dansa tout, noblement, dignement, j'allais presque dire fièrement.

Le Violonaire lui-même n'en revenait pas. Comment, c'était là Laurence, cette enfant timide et paisible que la cousine Valetta n'avait cessé de couvrir en poule vigilante ? C'est à croire que les filles savent ces choses-là de naissance.

Clairette vint s'asseoir près de la table qui servait d'estrade à Hilaire. Histoire d'échanger avec lui quelques mots.

On sait qu'il est de coutume d'entendre le Violonaire nommer non seulement les danses mais aussi les figures. Comme un chef à la manœuvre, il commande *les cavaliers seuls, les poules, les pastourelles*, etc., et il a l'habitude à la fin de la contredanse de jeter ce commandement auquel nul ne voudrait se soustraire :

Embrassez vos dames !

Ce commandement, rien ne put, ce soir là, le faire sortir de la bouche d'Hilaire. La gorge sèche, sans voir à ses côtés son verre plein, il suivait, entre tous les danseurs, les évolutions de ce jeune couple, riant, gracieux, si bien assorti et une angoisse jalouse l'étreignait. Cependant, machinalement, le violon jouait toujours. A côté de lui, Clairette soufflait, espérant voir Paulet renoncer à l'emploi d'initiateur :

- Une mazurka, maintenant...

- Une rédowa...

- Une varsovienne.

Et le violonaire obéissait ; non point, comme le supposait cette petite guêpe de Clairette, pour lui être agréable à elle et pour embarrasser la danseuse novice, mais plutôt inspiré par ce que l'on pourrait appeler l'amour de son art, le culte des deux-muses sœurs, ses divinités à lui, la musique et la danse. Il admirait, malgré tout, ce couple jeune, charmant, pour qui le monde extérieur semblait ne plus exister et qui, bercé dans un rêve délicieux, vivait l'heure présente comme si cette heure achevée, il n'eût plus rien eu à attendre de bon sur cette terre.

Ce n'était plus Paulet, un rival soupçonné et déjà détesté. Ce n'était plus Laurence, la pupille de cousine Valetta, la première qui eût éveillé en son cœur une flamme vraie, hélas ! trop tardive. C'était la fée des chastes plaisirs ; la grâce, le charme vivant, et Paulet, transfiguré par le bonheur, se transformait aussi. Plus de gaucherie ou plutôt juste ce qu'il fallait pour être plus charmant encore.

O jeunesse !

Après la polka, la mazurka, la varsovienne, tout ce que veut Clairette. Ah ! si elle avait pu lire dans la pensée du Violonaire !

Hilaire ne voyait plus que cette légèreté aérienne, cette simplicité élégante, ce sentiment si exquis de la mélodie, et il jouait ses airs les plus poétiques, ravi de voir tourner, tourner encore les jeunes danseurs.

Une fois, dans le cours de la soirée, monsieur Gras s'approcha de son neveu. Les suggestions de Clairette n'avaient pas été complètement perdues :

- Paulet, mon petit, il ne faudrait pas danser rien qu'avec la Laurence Périer ; invite donc ta cousine Estelle.
- Mais c'est mon devoir de danser avec la Laurence, puisque c'est elle la marraine. Puis, je vais vous dire, oncle, j'ai vu que ça fait enrager le Violonaire.

Monsieur Gras n'avait aucune raison d'aimer le Violonaire, toute la vallée le savait. Aussi, donnant dans le piège, dit-il avec un gros rire :

- Ah ! si ça fait enrager Badiche, c'est très bien ; danse toujours, Paulet.

Paulet avait dit ses paroles au hasard. Le hasard voulut qu'il eût touché juste. Il en fut très aise. Personnellement il n'avait rien dans le cœur contre Hilaire.

Tout à coup, un désir subit s'empara du Violonaire. Il abandonne son violon, saute en bas de l'estrade et dit :

- Je veux danser aussi, moi. Allons, un rigodon !

Tous les danseurs riant, parce qu'ils pensent qu'Hilaire a bu un verre de trop, se mettent en ligne.

Hilaire commence :

*Fillets de vey Lans,
Per lou vode, per lou vode,
Fillets de vey Lans,
Per lou vode, les iran.
Si est per lou péru, pe dansa la contradansa,
Si est per lou prunou, pe dansa lo rigodoun.*

Hilaire cherchait des yeux Laurence ; il ne la voyait pas. Un autre danseur chantait cet autre rigodon :

*Venez toutes chez nous,
Mesdemoiselles ;
Venez toutes chez nous,
Je paie la soupe de rave,
Je régale la soupe de choux
Je paie tout.*

Cette chanson n'eut pas de succès. Alors Clairette chanta :

*- D'an venez, mon Piare,
Que sia si fâche ?
- Venon de ma mia
M'a donna mon sa ;
Un sa de cordella,
Mais lou lian iley pas.*

Hilaire avait beau regarder de tous côtés, il n'apercevait point Laurence. Il n'était pas trop inquiet cependant, car Paulet était toujours là...

Comme pour le narguer, Clairette chantonait :

Si tournavon joëne

Comme mi érou,

Aimaren la dansa

De not et de jou.

Mais Hilaire ne tenait plus en place. Il se glissa dans la cuisine, où l'aubergiste attendait les ordres des danseurs.

- La petite Périer ? voilà plus de demi-heure qu'elle est partie. Elle est retournée chez les Josserand ; on la ramènera demain matin.

Hilaire rentra dans la salle. Un grand apaisement s'était fait en lui. Il n'était plus que le Violonaire créé et mis au monde pour conserver intactes les traditions joyeuses. Clairette avait accaparé Paulet. Monsieur Gras s'était retiré et avec lui tous ceux qui aimaient à se coucher de bonne heure. Il ne restait que les jeunes, les affamés de plaisir à n'importe quelle minute. Hilaire était tout à fait dans son élément.

Il remonta sur la table qui lui servait d'estrade. Auprès de lui était un grand verre plein de vin chaud fortement épicé. Il le but d'un trait, puis attaqua vigoureusement les premières mesures d'un quadrille. Chacun prit place. Clairette entraînait Paulet. Jamais Violonaire ne mit tant d'entrain et d'ardeur à faire manœuvrer ses danseurs, à commander les *Balancés* et à dire *Embrassez vos dames !* Ces mots ne lui coûtaient plus. Quand arriva le *galop*, ce n'était plus une danse, c'était un tourbillon. Le plancher craquait sous les pas ; les murs tremblaient sous les rires. L'aubergiste et sa femme, debout dans l'embrasure qui séparait la salle de la cuisine, s'attendaient à chaque instant à voir leur maison s'écrouler.

Près d'Hilaire se succédaient les verres, sans cesse remplis et sans cesse vidés. L'archet s'agitait toujours, mais Hilaire n'y était plus. Son cerveau se troublait. Ses yeux se fermaient. Il lui semblait faire un rêve.

Le violon continuait à jouer et les danseurs continuaient à danser. Ceci dura plus d'une heure.

- Allons, Hilaire, dit enfin au Violonaire le maître de l'auberge, il faut nous laisser aller coucher, mon garçon, vous voyez bien que vous êtes tout seul.

C'était vrai. Tout le monde avait disparu. Hilaire restait seul dans la salle vide. Clairette elle-même s'était déclarée lasse.

Pastourelle

- Br... Br... quel temps de chien ! quel chien de temps ! fait Hilaire en se trouvant dehors. On ne mettrait pas un emprunteur à la porte...

Et Hilaire, seul, ayant à parcourir deux ou trois kilomètres d'un chemin couvert de neige, brillant sous le verglas, au sortir de l'auberge enfournaisée par son poêle rougi à blanc, les vapeurs des boissons chaudes, l'haleine de la foule l'emplantant comme un œuf, Hilaire trouve sa situation peu enviable. Je le crois bien !

Br... quel froid ! Le souffle se congèle, le sang se fige, la tête se congestionne... qu'advient-il de tout cela ?

L'instinct de la conservation parle. Il faut rentrer au plus vite et par le chemin le plus court. Le chemin le plus court, ce n'est pas la grande route bien droite et bien sûre, tout le long de laquelle se rangent des maisons ; c'est le vieux sentier abandonné qui traverse le bois de la Merlière. Ce bois appartient à monsieur Gras ; monsieur Gras a fait de son bois une garenne, l'a peuplé de lapins et en défend rigoureusement les abords. Mais monsieur Gras dort en ce moment sur ses deux oreilles ; son garde particulier ronfle yeux et poings fermés... Oui, mais, ce sentier, Hilaire le trouvera-t-il par cette obscurité, sous cette neige, et surtout avec le brouillard qui enveloppe son cerveau ? Le voilà ! sauvé, merci, mon Dieu !

Hilaire chemine... Tous les incidents de la soirée, que cette marche pénible achève, se représentent à sa pensée, un peu confus, un peu embrouillés. Il pense à Clairette dont les coquetteries avec Paulet le servent si bien ; à Paulet qu'elle a tout l'air d'avoir ensorcelé ; à Laurence... Si celle-ci a le visage d'un ange du ciel, celle-là paraît, au contraire, suscitée par le diable pour la damnation des gens. Hilaire s'époumonait à dire : *Poule ! Pastourelle ! Chaîne des Dames ! Au galop !* la tête lui tournait, le bras lui faisait mal, il brouillait les mesures, il voyait double. Pour un peu il aurait dit :

- Au diable le métier !

Elle, la Clairette, comme une feuille portée par le vent, tournait toujours.

Hilaire était parvenu au plus épais du bois. Les branchages chargés de neige s'entrecroisaient de droite à gauche, de gauche à droite. Il avait perdu le sentier ; il ne se reconnaissait plus.

Tout à coup, il lui sembla que le sol s'ouvrait sous ses pas, que la terre manquait à son pied ; avant qu'il eût pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, il était précipité dans le vide.

Où était-il ? A quelle profondeur était-il tombé ? Était-ce l'enfer qui s'entrouvrait pour le recevoir ? Était-il jugé et damné ?

Il lui semblait voir, dans l'abîme où il gémissait, une petite lumière vaciller, puis s'éteindre, puis vaciller encore, cela à très courte distance. Sa chute l'avait tout endolori. Il se tâtait pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé. Il souffrait de partout. Il se mit à appeler comme un perdu, à crier comme un blessé qu'on opère. Rien ne répondit, pas même l'écho. La nuit, la neige étouffaient les bruits.

Soudain, une pensée terrible lui vint. Ce n'était pas l'enfer ; il n'allait pas voir les diables. C'était moins et c'était pire. Il était tombé dans le piège à loups que monsieur Gras avait fait établir l'année précédente pour rendre un de ces carnassiers, dont la présence dans les environs faisait grand tapage et grand ravage. Il la connaissait bien cette fosse. La voir creuser avait été la saison dernière un de ses passe-temps. Elle mesurait dix pieds de profondeur sur six de largeur dans le haut, et huit en bas. C'était une sorte de cône aux parois inclinés en dedans dont on avait masqué l'ouverture avec des branchages, de la mousse et des feuilles sèches. Ce couvert, qui ne pouvait supporter le poids d'un homme ni même celui d'un chien, était entièrement masqué par les brouilles, et, même sans la complicité de la nuit et de la neige, le traquenard était si habilement disposé qu'il pouvait tromper l'œil non prévenu d'un voyageur.

Ces souvenirs rassemblés ne rassurèrent pas le Violonaire. La mort, pour n'être pas venue encore, semblait imminente. Qui donc saurait jamais ce qui lui était arrivé, puisque personne ne passait plus dans ce bois solitaire ? Qui donc, surtout, s'inquiéterait de ce qu'il était devenu ? Sa situation lui apparut dans toute son horreur. C'en était fait il allait mourir...

Le petit lumignon, dont la lueur l'avait inquiété si fort, reparut en ce moment à quelques pas de lui. Un bruit de feuilles froissées, de branchage remués se produisit ; une peur nouvelle s'empara d'Hilaire ; un danger d'une autre sorte le menaçait : il n'était pas seul... Un compagnon de captivité partageait avec lui cette sorte de tombe. L'éclat phosphorescent de la lueur entrevue indiquait nettement au Violonaire la nature de ce compagnon ; c'était un loup... Cette clarté était produite par le rayon flamboyant de la prunelle du fauve.

Hilaire se blottit dans son coin, s'y fit petit et tremblant. Mais il ne gardait aucune illusion. D'une façon ou d'une autre, il était perdu.

Il lui fallait faire sa dernière oraison.

Soudain, il lui vint une inspiration. La musique, dit-on, tout comme le feu, inspire aux loups, ces bêtes horribles et mauvaises, terreur des campagnes, une crainte miraculeuse ; à l'entendre, ils sont, on peut dire, magnétisés. Son salut était entre ses mains ; il pouvait, du moins, faiblement l'espérer.

Il saisit son violon et se mit à jouer tous les airs qui lui passèrent par la tête. Une fois, l'archet échappa à ses doigts roidis. Il le chercha fiévreusement dans l'ombre épaisse et quasi-tangible de la fosse, le trouva et recommença sa sérénade infernale, en l'honneur du terrible inconnu.

Il n'en pouvait plus. Seule, l'imminence du danger pouvait ramener ses forces perdues, et il jouait, persuadé que son violon était son sauveur, mais se demandant, tout angoissé, si, brisé comme il l'était déjà, il pourrait tenir jusqu'au jour.

Parfois, le sommeil contre lequel il luttait de toute son énergie était le plus fort ; il s'assoupissait une seconde. Se réveillant avec un soubresaut, il reprenait, d'une main anxieuse, l'instrument silencieux et en tirait les sons les plus étranges qui se fussent entendus jamais, à heure pareil, au fond des bois.

A la fin, cependant, le crin-crin cessa de grincer. Hilaire, vaincu, fermait les yeux.

A travers ses paupières closes, voici ce qu'il vit :

Devant lui, passaient et repassaient des légions de diables et diabolotins, ayant tous figures humaines et visages connus. Ils lui disaient :

- Encore une farandole, Hilaire, encore un branle, encore !

Et lui, entraîné par le tourbillon d'esprits, jouait toutes les danses qu'il savait, et, les ayant toutes repassées, en inventait d'autres si dansantes, si excitantes, si troublantes, que, autour de lui, tout tournait, tout s'animait, les plantes, les hommes, les roches.

Et les diables chantaient la chanson composée par Paulet :

Connaissez-vous l' musicien de chez nous,

Le Grand Hilaire,

Le Violonaire ?

Connaissez-vous l' baladin de chez nous,

Qui fait danser fill's, garçons, pour deux sous ?

Puis ils jetaient au visage du Violonaire, des poignées de monnaie de cuivre.

- Tiens, les voilà les deux sous de ta contredanse. Prends donc, Hilaire, thésaurise donc ! Il te faudra toujours finir par nous rejoindre.

Enfin la vision s'évanouit, l'aube vint et Hilaire, qui avait dormit se réveilla.

Il se réveilla, point tout naturellement, comme vous pourriez vous le figurer, plutôt comme secoué par un choc rude, singulier, qui le secoua des pieds à la tête, un choc d'une nature, enfin, qu'il ne put s'expliquer.

La température étant beaucoup plus élevée dans la fosse qu'au dehors, le Violonaire se trouvait presque reposé parce sommeil. Mais qui donc l'avait réveillé ?

Pendant qu'il dormait, il s'était laissé glisser sur le sol, le dos appuyé contre la paroi de la fosse, dans l'attitude d'une personne assise. Il lui semblait qu'un pied pesait sur son épaule et qu'il ressentait cette secousse douloureuse grâce à laquelle le réveil était venu terminer son rêve.

Il regarda au-dessus de lui. La toiture de branchages et de glaçons s'était effondrée et la fosse béante ne cachait plus aux passants le piège de son trou noir. Il voyait le ciel.

Il regarda autour de lui. Rien...

Un immense soupir allégea sa poitrine.

Comment, le loup... il aurait donc rêvé tout cela ? Et ces angoisses terribles, ce serait donc son imagination seule qui les lui aurait forgées ?

Il se baissa. Il venait d'apercevoir à ses pieds un objet n'émanant certainement pas de lui. C'était un nœud de rubans... bleus.

- Oh ! O ! fit-il, voici un colifichet qui ne me semble pas avoir orné le cou d'un loup.

L'aube ne paraissait point encore lorsque Laurence Périer souleva le loquet qui seul fermait, de jour comme de nuit, la porte de cousine Valetta.

Le logis de la cousine se composait de deux pièces, l'une au rez-de-chaussée de la maison, l'autre au premier étage, communiquant entre-elles par un raide escalier à rampe de bois. La pièce du rez-de-chaussée servait tout à la fois de cuisine, de salle à manger, de salon, de parloir, de tout ce qu'on voudra. Dans celle du premier étaient le grand lit de cousine Valetta et la couchette de Laurence.

La cousine ne dormait pas.

Assise dans son lit, enveloppée d'un fichu, l'oreille au guet, elle avait eu toute la nuit le pressentiment de quelques événements bizarres. Son rhumatisme s'était assez calmé pour ne point lui empêcher de se reposer. N'importe, elle n'avait pu fermer l'œil et comptait lentement les heures jetées au vent de la nuit par l'horloge du vieux clocher.

Une fois dedans, Laurence grimpa quatre à quatre les marches, courut auprès du lit et embrassa la cousine tendrement, comme si elle ne l'avait pas vue depuis un an au moins.

- Allume le creusieu, dit la vieille, surprise de son agitation et de la vivacité un peu fébrile de ses gestes ; si bien les paroles n'ont pas de couleur, ta vue me réjouit. Je ne t'attendais ni si tôt, ni si tard. Qu'est-il donc arrivé, petite ?

Quand la légère flamme du creusieu, émergeant du récipient d'huile, eut jeté sa faible clarté dans la chambre, Laurence commença le récit suivant :

- C'est grand dommage que vous n'ayez pu venir, cousine, car pour être un beau baptême. Paul-Laurent, mon filleul, est fort et mignon à croquer. Ah ! sa mère est bien joyeuse ! Et, son père, qu'il est fier ! Ce n'est plus le même homme. Cécile a déjà remarqué qu'il a beaucoup plus d'attentions et de prévenances pour elle, depuis qu'elle lui a donné un héritier.

- A table, à côté de qui étais-tu ? interrogea Marceline.

- A côté de Paulet Josserand, cousine.

- Continue, ma fille.

- Après le repas qui a été magnifique et a duré tout le jour, on est allé au cabaret de Martinet pour danser. Je redoutais d'être entreprise ; vous savez que j'en n'ai jamais été conviée à aucune noce, que je ne suis jamais allée à aucune vogue. Mais, tout s'est bien. Et je me suis bien amusée.

- Et avec qui as-tu dansé ? demanda la cousine.

- Avec Paulet Josserand, ma Marceline.

- Et encore ?

- Rien qu'avec Paulet Josserand.

- Ah !... fit seulement la cousine. Continue, Laurence !

La couleur rose des joues de Laurence avait passé à l'incarnat tandis qu'elle faisait cette réponse conforme à la vérité. Le creusieu donnait une si faible lumière que la cousine ne s'en aperçut pas.

Laurence, elle-même, ne savait pourquoi elle s'était sentie troublée en répondant à une question si simple.

Elle continua :

- La danse battait tout son plein, pourtant il se faisait tard. Comme je ne voulais pas vous laisser passer la nuit seule, je songeai à partir. Cécile, à qui j'allais dire bonsoir, voulait à toute force me retenir, mais je lui expliquai mes raisons. Elle s'y rendit, après au moins un quart d'heure de lutte et après m'avoir dit :

- Tu es une mauvaise... Je vais trembler tout le temps, ne t'en vas pas ! Tu sais bien qu'il a été convenu avec cousine Valetta que tu coucherais ici. Ton lit est prêt, là, dans la chambre à côté de la mienne, près de ton filleul. Reste ! Laisse-moi au moins te faire accompagner...

« Ca m'était bien pénible de résister. Mais mon devoir était de m'en aller pour revenir auprès de vous. Je vous avais laissée malade, je n'étais pas tranquille. Je crois que je n'aurais pas pu dormir. Voyant ma résolution, Cécile me donna une lanterne sourde qui lui servait quand elle allait veiller dehors, et je partis. Personne dans l'auberge ne s'était aperçu de ma sortie, personne ne s'aperçu de mon absence. Pour une danseuse de perdue, deux de retrouvées.

Ma lanterne m'éclairait assez ; mais la route était bien glissante et il ventait malheureusement. Pour couper court et arriver plus tôt, j'eux l'idée de traverser le bois de la Merlière. J'y cheminai à peine depuis quelques instants, que, arrivée au carrefour où les sentiers s'entrecroisent, je n'aperçus pas le piège à loups creusé l'année dernière par l'ordre de monsieur Gras, pour prendre la bête qui lui a mangé son chien, et je tombais dedans.

A cet endroit du récit de Laurence, cousine Valetta empoignée et croyant réellement voir Laurence disparaître dans la fosse, poussa un grand cri.

Laurence l'embrassa et s'empressa de dire :

- Je ne me fis aucun mal, quoique la fosse soit assez profonde ; rassurez-vous cousine. Seulement, dans ma chute, ma lanterne s'éteignit. Heureusement, Cécile avait eu la précaution de me donner des allumettes et je la rallumai. Un moment je pensai à appeler au secours ; mais qui donc m'aurais entendue ? J'étais là depuis un temps qui m'avait semblé bien long déjà, et je réfléchissais à la manière dont je me tirerais d'embarras lorsque viendrait le jour, quand tout à coup, au milieu d'un grand vacarme et d'une grosse chute de pierres, un compagnon m'arriva, prenant pour descendre le même chemin que moi. C'est le seul moment où j'eus vraiment peur. Etait-ce un homme ? Etait-ce un loup ? Je craignais presque autant l'un que l'autre. Pendant que la bête ou l'homme essayait de se rendre compte de ce qui lui arrivait, je dirigeais de ce côté le rayon de ma lanterne et je reconnus qui c'était. C'était le cousin.

- Hilaire ?

- Hilaire, oui, cousine. Je restais tapie dans mon petit coin, espérant qu'il ne s'apercevrait pas de ma présence.

- Mais vous auriez pu, à l'aide l'un de l'autre, sortir de là... observa Marceline, ne s'expliquant pas cette réserve excessive et instinctive de la petite.

- Non, cousine, ce n'était pas possible. Hilaire avait les esprits trop troublés. Vous ne l'auriez pas reconnu. Par moments, dans la soirée, déjà, son regard ne m'avais pas semblé naturel. Figurez-vous que, ayant aperçu la lueur de ma lanterne au moment où je cherchais à le reconnaître, il se mit à pousser de tels cris qu'on a dû les entendre d'ici. Il devait s'imaginer que j'étais un loup dévorant, car depuis cet instant son violon n'a cessé de grincer. La fatigue seule a fini par le calmer. Depuis qu'il était là, j'étais plus épeurée qu'auparavant. Lui parler, il ne m'aurais pas entendue. La détromper, il ne fallait pas ; et puis, je pensais qu'il valait mieux attendre. J'espérais le voir s'endormir et je comptais pouvoir à l'aide de la planche-bascule qu'il avait déplacé en tombant, et que je savais à portée de ma main, sortir dès que pointerait le jour, sans le secours de personne. C'est ce que j'ai fait. Après mille rêves tous plus effrayants les uns que les autres, le cousin cessa enfin de s'agiter et de parler. Je guettais ce moment. Quand je le vis bien endormi, je

disposais tout pour mon escalade. Quelques pierres me firent une première marche, je fis un pont volant avec la planche inclinée, l'épaule d'Hilaire, sur laquelle je posai légèrement le pied me servit à atteindre un buisson d'épines qui jetait ses branches dans l'intérieur de la fosse ; quelques instants après, j'étais hors de peine.

- Oui, mais il faudra ne pas y laisser Hilaire. Donne-moi mes jupons, mon caraco et ma coiffe... que je m'habille...

- Vous, malade comme vous êtes, aller au bois de la Merlière ? Attendons le jour, j'irais avec un ou deux voisins, nous porterons une échelle... Ce sera plus simple.

- Garde-toi bien de cela. Il ne faut pas que personne sache ce qui est arrivé au cousin. On en ferait encore une chanson. Monsieur Gras serait trop content. Bien ! me voilà prête. Attends-moi ! Prépare, en attendant, une bonne soupe d'oignons. Il en mangera une assiettée en passant. Râpe beaucoup de fromage, il l'aime... Une corde, j'ai mon idée, cela me suffira. Le mieux serait, en effet, qu'il ne sût pas que c'était toi. Enfin, nous aviserons. Tirons-le d'embarras, d'abord, et vivement, avant qu'il y ait personne d'éveillé par là. Ca ferait trop jaser.

Laurence essaya encore de retenir la cousine, mais celle-ci avait son idée ; rien ne put l'arrêter.

- Je m'entends quand je parle seule, avait-elle coutume de dire lorsqu'elle avait fermement décidé quelque chose. Cela signifiait :

- Je sais ce que je veux. Donc tout conseil est superflu.

Par pure obéissance, mais tout à fait à contre-cœur, Laurence l'aida à se vêtir, lui mit sur la tête une capeline de laine qu'elle-même avait tricotée et, toute câline, lorsqu'elle la vit prête, elle dit :

- Laissez-moi vous accompagner, ma Marceline.

- Non, fit celle-ci en commençant à descendre l'escalier, il ne le faut point. Allume vite le feu et fais la soupe. Hilaire aura besoin de l'un et de l'autre, nous serons bientôt là...

Elles «étaient arrivées en bas près de la porte donnant sur le chemin.

Au moment où la cousine Valetta posait la main sur le loquet, celui-ci se souleva, la porte s'ouvrit et Hilaire se montra sur le seuil.

Finale

Le mois de mai est venu. La plaine riante fait à l'homme des champs des promesses de fécondité que tiendront les caniculaires juillet et août. La vigne a pleuré en temps utile ; elle fleurit maintenant. Jean Raisin commence à montrer ses grappes élégantes, dégageant des pampres verts leurs thyrses vigoureux. Une odeur âcre et puissante s'exhale des vastes chènevières, où les brises font ondoyer une menue verdure. La petite graine de chènevis vient à peine de laisser échapper son germe que tout autour d'elle s'épand ce parfum étrange qui procure le sommeil, mais qui peut aussi donner la mort.

La terre est en fête.

Il n'y a rien de nouveau chez Marceline Valetta, rien de nouveau chez Hilaire, rien de nouveau chez les Jossierand. Malgré les instances de Cécile, Laurence ne va voir son filleul que lorsque la cousine l'accompagne ; alors, elle passe avec plaisir la journée au domaine de Rolland. Sa vie est plus retirée que jamais. Plus que jamais elle est sérieuse, je dirais presque triste. Paulet ne l'a plus revue seule. Sans le fuir, elle ne cherche pas sa présence. La soirée du baptême restera la fête de sa vie, une fête sans remords et aussi sans lendemain.